

Sous la direction de
Cyril Lemieux

La subjectivité journalistique

La subjectivité journalistique

CAS DE FIGURE

Les auteurs de CAS DE FIGURE offrent à leurs lecteurs des clés accessibles pour mieux comprendre le monde contemporain, sans s'affranchir des exigences scientifiques de leur discipline. La science sociale sort de son laboratoire pour reconquérir sa place dans l'espace public.

DANS LA MÊME COLLECTION

- Sébastien Dalgarrondo, *Sida : la course aux molécules*
- Nicolas Dodier, *Leçons politiques de l'épidémie de sida*
- François Dubet, *Faits d'école*
- Jean-Louis Fabiani, *Qu'est-ce qu'un philosophe français ?*
- Didier Fassin & Dominique Memmi (eds.),
Le gouvernement des corps
- Éric Fassin, *Le sexe politique*
- François Hartog, *Évidence de l'histoire*
- Romain Huret, *Katrina, 2005*
- Nikolay Kuposov, *De l'imagination historique*
- Dominique Memmi, Dominique Guillo & Olivier Martin (eds.),
La tentation du corps
- Pierre-Michel Menger, *Les intermittents du spectacle*
- Enric Porqueres i Gené (ed.), *Défis contemporains de la parenté*
- Irène Théry, *Des humains comme les autres*

Cas de figure

sous la direction de
Cyril Lemieux

La subjectivité journalistique

Onze leçons sur le rôle
de l'individualité dans
la production de l'information

Éditions de l'École
des Hautes Études
en Sciences Sociales



Cas de figure 12

www.editions.ehess.fr

© 2010, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales
ISBN 978-2-7132-2264-1

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Maquette et couverture, Michel Robmer



Sommaire

Introduction générale. Des journalistes libres ou assujettis?	11
--	----

Première partie. Marges de manœuvre	23
Introduction. L'autonomie, nécessité de la pratique journalistique	25

Éric LAGNEAU

1. Une fausse information en quête d'auteur. Conflits d'imputation autour d'une annulation de dépêches AFP	47
La signature fait-elle l'auteur?	50
De l'auteur au système de production	54
Du système de production à l'auteur	60

<i>Leçon n° 1. Refuser l'alternative entre individu et collectivité</i> ...	64
---	----

Motoko TSURUMAKI

2. Autonomie journalistique et résistance aux cadrages imposés. L'exemple des incendies de voitures à Strasbourg	67
Les faits-diversiers des <i>DNA</i> avant 1999, une expertise contextualiste	69

L'imposition de nouvelles pratiques	72
La conversion à l'expertise naturaliste	75
La résistance à l'expertise institutionnaliste	78

<i>Leçon n° 2. Rapporter les jugements individuels à leurs conditions matérielles et organisationnelles de production</i>	83
---	----

Marie-Laure SOURP-TAILLARDAS

3. Une question de personnalité. L'accès à l'information chez un « rubricard » de <i>Libération</i>	85
Un journaliste qui n'a rien d'extraordinaire?	87
Une personnalité « payante »	92
Le poids des expériences antérieures	97

<i>Leçon n° 3. Ne pas réduire l'identité individuelle à une qualification sociale</i>	102
---	-----

Philippe RIUTORT

4. Comment peut-on être journaliste ethnographe? À propos de Michel Samson, correspondant du <i>Monde</i> à Marseille	105
De plus près et de plus loin: une autre façon de faire du journalisme	107
Comment peut-on être ethnographe et journaliste?	112
Les limites d'une pratique innovante	117

<i>Leçon n° 4. Penser les pratiques productives d'un individu comme un tout</i>	121
---	-----

Caroline DATCHARY

5. Ce que le web 2.0 fait à l'autonomie journalistique. L'expérience <i>Mediapart</i>	123
Le desserrement des formats de production	125
Nouveaux formats de diffusion et risque de déprofessionnalisation	129
Un nouvel exercice journalistique: se justifier	136

<i>Leçon n° 5. Penser l'ambivalence du rapport individuel au travail</i>	141
--	-----



Seconde partie. L'amour du métier	143
Introduction. Pourquoi un autre journalisme est toujours possible	145

Olivier PILMIS

6. Fonder l'attractivité d'activités indignes. La critique artiste au secours des pigistes	169
L'impossibilité d'asseoir la vocation sur une critique sociale ..	171
Absence de routine et autonomie: la convocation d'une critique artiste	174
Le pigiste, dernier vrai journaliste?	179

<i>Leçon n° 6. Rapporter la liberté de choix individuelle au travail collectif qui la rend possible</i>	185
---	-----

Benoît LENOBLE

7. Fallait-il être un aristocrate déclassé pour fonder Le Figaro? À propos du parcours d'Hippolyte de Villemessant	187
Un aristocrate plein de «volonté» et d'«ambition»	190
Un inventeur de la presse moderne	195
Un homme du monde	199

<i>Leçon n° 7. Penser l'inventivité personnelle comme un transfert de schèmes d'action d'un monde social à l'autre</i> ..	204
---	-----

Sandrine LÉVÊQUE

8. Comment la vocation journalistique vient aux femmes. Marguerite Durand, fondatrice de La Fronde	207
Pourquoi devenir journaliste quand on est une femme?	208
Ce que les femmes font au journalisme	215

<i>Leçon n° 8. Prendre en compte le désajustement de l'inventeur mais aussi son conformisme</i>	222
---	-----

Cyril LEMIEUX

9. Albert Londres. Le journalisme à contrecœur	225
Comment on devient un jeune homme irresponsable	226
Comment on devient un reporter trop littéraire	228



Comment on devient un terroriste en puissance	231
Comment on devient un héros de l'indépendance journalistique	234
Comment on devient le défenseur d'une cause	237

<i>Leçon n° 9. Prêter attention aux tensions internes aux individus</i>	243
---	-----

Pierre LEROUX

10. Une réussite tangentielle. Retour sur la carrière d'Anne Sinclair à la télévision	245
Quelques repères chronologiques	246
Le dilettantisme, clé de la réussite?	247
Le sens de ses limites	251
La rencontre d'un style et d'une configuration	255

<i>Leçon n° 10. Penser la dimension non intentionnelle de l'invention personnelle</i>	261
---	-----

Christiane RESTIER

11. Se maintenir journaliste. L'impossible sortie d'un métier de vocation	263
Un parcours ascendant exemplaire	264
Le tournant managérial	269
Comment redevenir ce que l'on est?	273

<i>Leçon n° 11. Historiciser la valeur personnelle</i>	280
--	-----

Conclusion. Peut-on enquêter en sciences sociales sur des individualités?	283
--	-----

Orientations bibliographiques	299
--	-----

Index des notions	309
--------------------------------	-----

Les auteurs	313
--------------------------	-----

Introduction générale

Des journalistes libres ou assujettis ?

L'ACTIVITÉ JOURNALISTIQUE a ceci de remarquable qu'elle nous donne à voir des individus qui, bien qu'intégrés dans des organisations du travail et des systèmes d'interdépendance souvent très contraignants, n'en revendiquent pas moins, en général, une autonomie de jugement et une indépendance d'action personnelles, et attendent qu'on leur attribue la responsabilité individuelle de ce qu'ils produisent. En France comme dans les autres pays occidentaux, cet état de fait contradictoire l'est devenu plus encore ces vingt dernières années, au fur et à mesure que se renforçaient les contraintes commerciales encadrant le travail journalistique. De vifs débats se sont fait jour au sein de la profession, mais aussi chez les spécialistes de sciences sociales et dans l'espace public, autour de la question de savoir si les journalistes peuvent encore être pris au sérieux quand ils prétendent jouir, dans le nouveau contexte économique, de quelque autonomie que ce soit.

Vers de nouvelles questions

Une thèse, que l'on pourrait appeler thèse du *complet assujettissement*, s'est ainsi fait jour dans les milieux les plus critiques à l'égard des développements actuels du capitalisme. Elle repose sur l'affirmation que les journalistes, malgré la persistance parmi eux d'une idéologie professionnelle qui les encourage à se bercer de l'illusion de leur indépendance, sont désormais entièrement commandés dans leurs actions et leurs initiatives par les contraintes organisationnelles et économiques qui pèsent sur eux et qui servent *in fine* les intérêts de leurs employeurs, et plus encore ceux des actionnaires de leur entreprise. En réponse, s'est développée une seconde thèse, que l'on pourrait dénommer thèse de la *liberté absolument préservée*. Elle consiste à soutenir qu'en dépit des contraintes qui enserrant leur travail, les journalistes restent parfaitement libres de faire valoir leur créativité et leur personnalité dans les processus de travail et de manifester une subjectivité critique dans leur traitement des faits et leurs rapports aux sources : ce serait là, surtout, une question de volonté et d'éthique personnelles.

Les auteurs de ce livre se sont accordés sur l'idée que leur tâche, en tant que chercheurs en sciences sociales, n'est pas de déterminer laquelle de ces deux thèses mérite d'être promue. Elle est plutôt, ont-ils estimé, de montrer leur caractère également irréaliste et intenable. Ni l'assujettissement complet ni l'entière liberté ne sont en effet des manières adéquates de rendre compte de ce qui s'observe aujourd'hui dans les entreprises de presse et les rédactions. C'est, comme nous essaierons de le montrer tout au long de cet ouvrage, que la conception de l'individualité sur laquelle elles reposent, et qui leur est si étrangement commune, est fallacieuse. Ainsi l'un des premiers objectifs que les auteurs de ce livre se sont assignés était-il, en avançant une façon proprement sociologique de penser l'individu, d'essayer de mieux faire apparaître les limites des deux thèses en lutte et de suggérer, du même coup, la vacuité de leur opposition. On ne se cachera pas, toutefois, que les chances de saper le prestige dont chacune d'elles jouit au sein du débat public

sont minces. C'est que l'une comme l'autre sont porteuses d'enjeux centraux par rapport à la question, devenue politiquement stratégique dans les démocraties pluralistes, de la responsabilité journalistique. En témoignent leurs usages sociaux : en nombre d'occasions, la thèse du complet assujettissement permet à certains journalistes de se déresponsabiliser¹ ou bien encore, à certains de leurs critiques, de tenter de réinscrire la question des médias dans l'ordre de la réflexion politique ; quand la thèse de la liberté préservée est utilisée par d'autres journalistes pour asseoir leur autorité professionnelle vis-à-vis des « profanes » ou, par certains de leurs critiques, pour réhabiliter une approche proprement morale de l'activité journalistique et de ses dérives².

Sans se faire trop d'illusions sur l'impact politique de leur démarche, les auteurs de cet ouvrage restent convaincus que l'adoption d'une perspective inspirée par les sciences sociales pourrait permettre aux débats sur la responsabilité journalistique, dont la nécessité en démocratie n'est guère douteuse, de prendre une tournure à la fois plus précise et plus conséquente. Ainsi par exemple, s'ils s'appropriaient une perspective de ce genre, les tenants de la thèse de l'assujettissement cesseraient peut-être d'armer le bras de ceux qui veulent aujourd'hui en finir avec l'autonomie professionnelle des journalistes : ils seraient en effet obligés de mesurer que cette autonomie, qu'ils dénoncent si imprudemment comme une pure fiction ou une simple rhétorique, existe pourtant, quoique d'une autre manière sans doute que celle qu'ils imaginent. De même, les partisans de la thèse de la liberté préservée ne pourraient plus aboutir à la conclusion selon laquelle la déontologie journalistique est une question éminemment personnelle, et qui doit le rester : ils seraient

-
1. On en trouvera un exemple frappant au chapitre 1.
 2. Telle était déjà la démarche de l'écrivain et satiriste autrichien Karl Kraus (1874-1936), lorsqu'il affirmait hautement son droit à juger d'un résultat (en l'occurrence, le produit journalistique final) « sans avoir à se préoccuper directement des contraintes spécifiques auxquelles est subordonnée sa production » ; manière de sauvegarder par-dessus tout le principe d'une pleine et entière responsabilité de chacun devant ses actes (Bouveresse, 2001, p. 73-74).

contraints de tirer les conséquences qui s'imposent, de la nature foncièrement collective de l'activité journalistique et du fait que la division du travail au sein des entreprises de presse conditionne l'autonomie et les marges de manœuvre dont bénéficie chaque producteur. En définitive, un tel changement de focale entraînerait un déplacement général du débat vers des questions nouvelles : comment s'opère concrètement aujourd'hui, dans les entreprises de presse et les rédactions, le resserrement des contraintes pesant sur les producteurs d'information ? Dans quelle mesure se fait jour, à travers ces processus, l'émergence de nouvelles possibilités d'action ? De quelle façon et à partir de quels points d'appui matériels les journalistes parviennent-ils à s'attribuer des responsabilités personnelles ? Dans quelle mesure leurs sentiments de frustration et leur malaise professionnel ont-ils la possibilité de se muer, sur le lieu de travail, en des processus critiques ouverts ?

Pluralisme et indétermination relative

Il est à noter que la conception de l'individualité en général, de l'individualité journalistique en particulier, défendue dans ce livre, a pour caractéristique de s'appuyer sur deux postulats qui tendent à la différencier d'approches plus traditionnelles en sciences sociales. Le premier est le pluralisme. Entendons par là que l'accent sera mis, dans l'analyse, sur la pluralité des logiques d'action ou, pour le dire dans un autre lexique, sur l'hétérogénéité grammaticale des situations. Ce parti pris s'oppose aux approches monologiques ou réductionnistes qui privilégient, de manière *a priori*, dans l'examen de toute action et de toute situation, une certaine logique (l'agir stratégique, très souvent). Un second postulat, autour duquel tendent à se fédérer les contributions de cet ouvrage, est l'indétermination relative. On entend par là que la prévisibilité et la régularité de l'action doivent être pleinement reconnues dans l'analyse et systématiquement mises en lumière, mais cependant sans être considérées comme absolues et produites de manière mécanique. Cette position

revient donc à contester que le nécessitarisme strict soit la forme de déterminisme qui convienne aux sciences sociales³. Elle a une conséquence que l'on peut dire décisive par rapport aux problèmes politiques et moraux que pose, dans les sociétés contemporaines, le développement des médias d'information : celle de nous conduire à affirmer que rien, dans les tendances actuelles du journalisme, ne condamne ce dernier à un destin ou à un autre. Le postulat d'indétermination relative, en effet, s'il mène à reconnaître que certains phénomènes sociaux ont davantage de chances de se produire que d'autres, conduit aussi, dans le même temps, à s'interdire de confondre l'ordre de l'improbable avec celui de l'impossible. Il nous enjoint par conséquent à reconnaître les énoncés fatalistes comme étrangers aux raisonnements des sciences sociales. Et s'il nous invite à faire de même vis-à-vis des propos qui manifestent un volontarisme naïf, du moins nous autorise-t-il à affirmer, sans risque de nous tromper, qu'un autre journalisme est toujours possible.

C'est sur la base de ces deux postulats que les auteurs du présent ouvrage ont cherché à décrire et à analyser les fondements pratiques sur lesquels reposent, au sein des univers de production de l'information, des phénomènes comme la personnalité, la subjectivité ou l'autonomie individuelle. Chaque chapitre est l'œuvre d'un contributeur différent – sociologue, historien ou politiste – qui y explore un cas empirique, rencontré dans ses propres travaux. Tous les cas sont français mais relèvent d'époques différentes, comprises entre le milieu du XIX^e siècle et aujourd'hui, et de types de presse divers, allant du grand quotidien régional au site d'information sur Internet, en passant par la télévision, la presse quotidienne nationale, les agences de presse et la presse spécialisée. Comme l'annonce le sous-titre de cet ouvrage,

-
3. Pour une présentation plus détaillée de ces deux postulats, voir Lemieux (2008b). L'insistance particulière mise sur le pluralisme et l'indétermination tend à creuser un rapport critique avec la sociologie initiée par Pierre Bourdieu, même si celle-ci porte, sous plusieurs aspects et, particulièrement, à travers son ambition de dépasser l'opposition entre objectivisme et subjectivisme (Bourdieu, 1972), des arguments proches de ceux qui seront défendus ici (voir l'encadré ci-après).

chaque chapitre se clôt par une brève leçon qui se veut un enseignement général, d'ordre épistémologique, que l'on peut tirer du cas qui vient d'être présenté. La conclusion générale du livre est elle aussi consacrée à des considérations générales, d'ordre cette fois plus méthodologique. Celles-ci procèdent d'une analyse réflexive des difficultés qu'ont rencontrées les auteurs pour enquêter, en chercheur des sciences sociales, sur la question de l'individualité.

Les textes qui forment la première partie de l'ouvrage, intitulée «Marges de manœuvres», présentent un intérêt particulier par rapport à la question de l'*autonomie* dont bénéficient les journalistes dans leur travail. Ils permettent de se faire une idée du degré de liberté dont les producteurs d'information jouissent aujourd'hui en France, dans des types de presse différents. Ils conduisent aussi à mieux dessiner les réponses qu'il est possible d'apporter à des questions courantes comme, par exemple, celle de savoir dans quelle mesure les journalistes décident eux-mêmes du choix des événements dont ils rendent compte au public et du traitement auquel ils les soumettent; ou encore, celle de savoir quelles marges d'action laissent aux journalistes les nouveaux dispositifs de travail qui se sont développés, ces dernières années, au sein des entreprises de presse. L'introduction qui ouvre cette partie («L'autonomie, nécessité de la pratique journalistique») tente d'en synthétiser les apports et d'en souligner les enjeux théoriques et analytiques, en convoquant et en discutant à cette fin une part de la littérature des sciences sociales disponible sur ces questions.

La seconde partie du livre, intitulée «L'amour du métier», rassemble des textes qui peuvent nous aider à approcher conjointement la question des *choix de carrière* et celle de la *capacité inventive* propre à certains journalistes. La raison pour laquelle ces deux questions s'entremêlent apparaîtra mieux, peut-être, à la lecture de l'introduction qui ouvre cette seconde partie («Pourquoi un autre journalisme est toujours possible»), dont l'objet est de montrer ce qu'une conception dynamique de l'ordre social et professionnel implique, à la fois en termes d'objectivation des chances offertes aux individus d'embrasser une carrière et d'y réussir, et en termes

d'explication proprement sociologique de la personnalité et de l'inventivité dégagées par un individu. Parmi les questions courantes, auxquelles les textes de cette seconde partie peuvent permettre d'apporter des réponses, se trouvent notamment celle de savoir quel rôle joue dans la carrière des journalistes leurs prédispositions sociales, l'évolution du métier ou encore le hasard; celle de savoir si le fait de ne pas maîtriser tous les standards professionnels est nécessairement, dans une profession comme celle-ci, un handicap; celle de savoir si les individus les plus inventifs ont encore une place dans les univers de production de l'information, tels qu'ils sont aujourd'hui organisés; ou bien encore, celle de savoir si Internet peut offrir, face aux entreprises de presse classiques, des espaces compétitifs en termes de reconnaissance professionnelle.

Un point d'importance est à préciser: loin d'être la juxtaposition de textes indépendants dans leur démarche – comme c'est souvent le cas des ouvrages collectifs lorsqu'ils sont issus de colloques –, ce livre, qui est l'aboutissement d'un séminaire de travail de deux années, relève d'une démarche fortement intégrée, dans laquelle chaque contribution fut discutée collectivement et régulièrement tout au long du processus de sa confection. L'approche de l'individualité qui s'est peu à peu dégagée de ces discussions, et que l'on trouvera exposée dans l'encadré ci-après, résulte donc d'une réflexion collective. On pourrait dire, de ce point de vue, que ce livre, à travers la façon même dont il a été conçu et écrit, a soulevé des problèmes analogues à ceux qu'il cherchait à analyser. Ainsi son *authorship* reste-t-il difficile à attribuer aux différents individus qui y ont contribué, tant que l'on conçoit ces derniers comme des auteurs « purement » individuels. *A fortiori*, il ne saurait être attribué à un seul d'entre eux, malgré ce que suggère la mention d'un nom unique sur sa couverture. C'est seulement en tant qu'il est le fait d'individus ayant formé un collectif ou, si l'on préfère, d'un collectif qui fut formé d'individualités que ce livre peut prétendre avoir eu un auteur.

**Mort, résurrection et dépassement
du paradigme individualiste en sciences sociales**

Quel rôle attribuer, dans l'analyse de la vie sociale, à la singularité des individus, à leur autonomie d'action et à leur libre arbitre? Longtemps, les chercheurs en sciences sociales ont tenu ce genre de questionnement pour peu pertinent. La tâche qu'ils s'assignaient était en général de dévoiler sous la soi-disant «atypicité» d'un comportement, le jeu inaperçu de normes instituées ou l'inscription dans des régularités non immédiatement observables. Le charisme personnel devait être ramené aux proportions d'un effet de la position occupée par son détenteur au sein d'une configuration. Il fallait, sous l'indépendance apparente de certaines attitudes, savoir faire réapparaître le texte caché de l'hétéronomie. Sous des choix réputés libres, débusquer le poids de forces sociales inconscientes. L'ensemble de ces postures ont fait grand bien à notre intelligence du monde social. Elles furent dignes, à bien des égards, du projet des sciences sociales, en ce qu'il exige que nul phénomène humain – y compris ceux réputés les plus personnels ou les plus irrationnels – n'échappe à leurs prérogatives analytiques⁴. Cependant, leur façon d'opérer vis-à-vis de ces phénomènes fut-elle toujours le meilleur moyen de conférer à ceux-ci la qualité, à laquelle ils pouvaient légitimement prétendre, d'objets *en tant que tels*? On en rendait compte, sans doute, mais au prix d'un broyage qui les réduisait à ne plus être grand-chose au terme de l'analyse – que l'on songe, par exemple, à la place donnée au sujet dans le structuralisme. Ce traitement, par ailleurs, ne manquait pas de heurter les sentiments communs. Il ne parvenait pas à convaincre totalement ceux pour qui certains êtres brillent, quoique l'on puisse en dire, par une singularité hors du commun; ou qui pensent que certains jugements sont, malgré tout, plus autonomes que d'autres; ou qui disent avoir fait l'expérience de véritables choix qui se sont dressés

4. Tel est le geste de revendication inaugural, à plus d'un égard transgressif, que Durkheim accomplit avec son étude sur le suicide.

devant eux, sans que nul – pas même eux – ne puisse alors prédire comment ils y répondraient.

Plus ils prenaient conscience de ce hiatus entre la position doctrinale dominante en sciences sociales sur ces questions et le sentiment commun, plus les chercheurs pouvaient être saisis d'un doute. Était-il fondé de traiter ce genre de phénomènes en vue de les éliminer? Et devait-on nécessairement les éliminer pour parvenir à en rendre compte? On pouvait certes clamer, une fois encore, que le sens commun, ce vieil ennemi que les sciences se sont inventé, est la victime de ses superstitions, lorsqu'il proclame l'existence de la liberté individuelle et s' imagine que quelque chose, toujours, demeure un mystère dans la personne humaine, même une fois celle-ci intégralement objectivée par la science. Mais cela ne conduisait-il pas à devoir lutter contre des opinions en leur opposant, non pas des preuves et des raisonnements scientifiques, mais seulement des opinions adverses? Ainsi certains ont-ils peu à peu perdu foi dans le pouvoir explicatif des sciences sociales. Il leur a semblé que l'individu, en tant que tel, son histoire personnelle et sa psychologie propre avaient été injustement méprisés et devaient revenir au premier plan de l'analyse⁵. Ils conçurent parfois que, pour ce faire, le meilleur moyen était encore de faire passer le social au second plan. C'est ainsi que certains réhabilitèrent, *à l'intérieur même du raisonnement des sciences sociales*, un niveau de l'action, dans lequel la socialité n'entrait plus. Était censée s'y déployer, selon un modèle plus ou moins inspiré par la microéconomie, une individualité encore libre et autonome – entendons : pas encore placée devant l'obligation de composer avec d'autres. Ou bien encore, selon un modèle cette fois emprunté aux sciences de la vie, un potentiel de création et des talents irréductiblement personnels (car portés par des prédispositions génétiques), et immanquablement générateurs, entre les individus, d'inégalités naturelles que les sciences sociales devaient cesser de nier.

5. Pour un aperçu synthétique et pluriel des débats engagés sur ce plan, voir notamment Corcuff, Le Bart et de Singly (2010).

On assista aussi, dans le même mouvement, à l'affaissement général des grandes théories que les sciences sociales avaient élaborées à l'heure où triomphaient en leur sein le fonctionnalisme, le structuralisme et le marxisme, et dont l'ambition de toujours saisir l'individualité du point de vue de la totalité sociale fut soudain révisée à la baisse. Les analyses, alors, se firent moins systématiques et moins déterministes, et parfois aussi elles firent bon accueil au psychologisme⁶. Ce livre a pour ambition de suggérer qu'il n'est pas nécessaire de s'engager de la sorte sur les chemins de la psychologisation, de la réhabilitation de l'*homo clausus* ou de l'invocation de l'innéisme, lorsqu'on entend prendre au sérieux et envisager en tant que tels, en sciences sociales, des phénomènes comme l'inventivité personnelle, la liberté de choix ou la personnalité. Mieux: il soutient qu'emprunter de tels chemins ne peut pas conduire à un traitement satisfaisant de ce genre de phénomènes, dans la mesure où ceux-ci, étant proprement sociaux, réclament des méthodes d'analyse qui reconnaissent *pleinement* leur socialité. La démarche qui va être exposée ici entend donc, à son tour, s'éloigner de celle qui a longtemps consisté à traiter par le mépris le sentiment commun selon lequel des actes éminemment personnels, subjectifs ou libres sont possibles. Pour autant, elle s'écarte totalement de la position qui consiste à dire que, pour tenter

6. Certains chercheurs ont semblé croire qu'en vertu des multiples processus d'individualisation qui marqueraient notre époque, il convenait que la sociologie se fasse à son tour individualiste – ce que d'autres n'ont pas manqué de dénoncer (Passeron, 1990; plus récemment, et dans un autre style: Pinto, 2009). Il est vrai qu'un raisonnement de ce genre revient à disqualifier une méthode d'étude (consistant à toujours partir des relations sociales) au motif que ce qu'elle prévoit (l'individualisation), se réalise. Surtout, un tel raisonnement conduit à ignorer que la sociologie s'est historiquement construite non pas comme un anti-individualisme (y compris chez un auteur comme Durkheim; voir Chanical, 2009) mais, pour reprendre une formule de Louis Dumont (1979, p. 17), comme un moyen de «remédier à la lacune qu'introduit la mentalité individualiste, lorsqu'elle confond l'idéal et le réel».

de prendre enfin au sérieux de tels actes, il convient de leur chercher une origine ailleurs que dans les relations sociales elles-mêmes. Renvoyant dos à dos ces deux attitudes, qui ont en commun de douter ou de faire douter de la puissance explicative des sciences sociales, elle affirme tout à la fois que les phénomènes en question ne sont pas des illusions, fussent-elles déclarées « bien fondées », et qu'ils ne sont pas non plus autre chose que des phénomènes sociaux. Que sont-ils exactement dans ce cas ? La réponse à cette question apparaîtra progressivement, on l'espère, au fil de l'ouvrage. Mais l'on peut déjà, au seuil de celui-ci, caractériser de la manière suivante la façon dont on a essayé de la produire : en retraduisant sur le plan d'une *praxéologie de l'action* les problèmes que le traitement de l'individualité fait inmanquablement surgir, lorsque l'on en reste au niveau de l'analyse des croyances. C'est, en d'autres termes, vers l'étude du fondement que des phénomènes comme la subjectivité, le libre arbitre ou la personnalité trouvent dans la pratique que nous nous sommes dirigés. Cela rendait de tels phénomènes impossibles à décrire, seulement ou d'abord, comme l'effet de croyances collectives ou de « constructions sociales »⁷. Cela

7. De là, entre autres conséquences, que ces phénomènes ne pouvaient plus être imputés à l'idéologie individualiste des Modernes. Indubitablement, cette idéologie nous prescrit de nous attribuer mutuellement une subjectivité, une liberté de choix et des droits individuels, là où l'idéologie des sociétés traditionnelles ne le prescrit pas, ou prescrit en quelque sorte l'inverse (Dumont, 1979). Toutefois, ces prescriptions idéologiques, par définition, se situent à un niveau qui n'est pas celui des contradictions que les individus rencontrent dans l'immédiateté de leurs pratiques. Or, à cet autre niveau, qui est celui où nous entendons nous placer dans ce livre, les virtualités inscrites dans la pratique qui permettent dans nos sociétés d'appliquer à certaines réalités les mots de subjectivité, de liberté de choix et de droit individuel, tendent à se révéler dans leur universalité – c'est-à-dire en tant qu'elles sont des virtualités permettant aux individus d'autres sociétés que les nôtres, de pouvoir les éprouver à leur façon et les nommer avec, évidemment, d'autres mots que les nôtres et à travers des attentes toutes différentes des nôtres. Ainsi par exemple, comme le montre Louis Dumont (*ibid.*),

les rendait également impossibles à considérer comme des processus dont l'origine aurait été à chercher en dehors ou en amont de la socialité qui les constitue. Cela, en définitive, obligeait à les voir comme entièrement liés aux contradictions qui ne manquent pas de surgir dans l'immédiateté même des pratiques humaines.

l'existence dans l'Inde des castes d'une idéologie parfaitement étrangère en ses principes à l'individualisme des Modernes, n'y empêche pas le phénomène social «individualiste» du «renonçant».

Les auteurs

Caroline Datchary est sociologue, maître de conférences à l'université Toulouse 2. Elle a soutenu en 2006 à l'EHESS une thèse intitulée *Les situations de dispersion au travail*. Elle est notamment l'auteur de : avec C. Licoppe, « La multi-activité et ses appuis : l'exemple de la "présence obstinée" des messages dans l'environnement de travail », *@ctivités*, 4 (1), 2007 ; « Gérer la dispersion : un travail collectif », *Sociologie du travail*, 50, 2008.

Éric Lagneau est politiste et journaliste à l'AFP. Il a soutenu en 2010 à l'IEP de Paris une thèse intitulée *L'objectivité sur le fil. La production des faits à l'Agence France Presse*. Il a notamment écrit : « Le style agencier et ses déclinaisons thématiques : l'exemple des journalistes de l'Agence France Presse », *Réseaux*, 111, 2002 ; « Ce que Ségolène Royal n'a pas assez vu : l'AFP entre réalismes politique et économique », *Réseaux*, 157-158, 2009.

Cyril Lemieux est sociologue, maître de conférences à l'EHESS et membre de l'Institut Marcel Mauss. Il est notamment l'auteur de : *Mauvaise presse. Une sociologie compréhensive du travail journalistique et de ses critiques*, Paris, Métailié, 2000 ; *Un président élu par les médias ? Regard sociologique sur la présidentielle de 2007*, Paris, Presses des Mines, 2010.

Benoît Lenoble est historien, agrégé et docteur, actuellement en recherche de poste. Il a soutenu en 2007 à l'université Paris 1 une thèse intitulée *Le journal au temps du réclanisme. Presse, publicité et culture de masse en France, 1863-1930*. Il est notamment l'auteur de : « L'autopromotion de la presse en France (fin du XIX^e-début du XX^e siècle) », *Le Temps des médias. Revue d'histoire*, 2, 2004 ; « Les campagnes de lancement de romans-feuilletons : l'exemple du *Journal* (1892-1935) », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 52 (1), 2005.

Pierre Leroux est sociologue, maître de conférences à l'université catholique d'Angers, chercheur au CRAPE (université Rennes 1). Il est notamment l'auteur de : « Les deux publics des 7 d'Or : principes de célébration et de consécration du journalisme télévisuel », *Politix*, 10 (37), 1997 ; avec C. Sourd, « Des femmes en représentation : le politique et le féminin dans la presse », *Question de communication*, 7, 2005 ; avec P. Riutort, « La consécration de l'animateur. Appréciation d'un métier et affirmation d'une position : les métamorphoses de Thierry Ardisson », *Réseaux*, 139, 2006.

Sandrine Lévêque est politiste, maître de conférences à l'université Paris 1. Elle est notamment l'auteur de : *Les journalistes sociaux. Histoire et sociologie d'une spécialité journalistique*, Rennes, PUR, 2000 ; avec C. Achin, *Femmes en politique*, Paris, La Découverte, 2006 ; avec C. Achin *et. al.*, *Sexes, genre et politique*, Paris, Economica, 2007.

Olivier Pilmis est sociologue, ATER à l'université Paris-Diderot. Il a soutenu en 2008 à l'EHESS une thèse intitulée *L'organisation de marchés incertains. Sociologie économique de la pîge et de l'art dramatique*. Il a notamment publié : « Des employeurs multiples au "noyau dur" d'employeurs : relations de travail et concurrence sur le marché du travail des comédiens », *Sociologie du travail*, 49(3), 2007 ; « Faire valoir ses compétences : les pigistes et le placement de sujet », *Formation Emploi*, 99, 2007 ; « Protection sociale, structures marchandes et temporalité de l'activité. Pigistes et comédiens face à l'assurance-chômage », *Sociologie*, 1(2), 2010.

Christiane Restier-Melleray est politiste, maître de conférences à l'IEP de Bordeaux (au moment de la rédaction de l'ouvrage). Elle est notamment l'auteur de : *Que sont devenues nos campagnes électorales?*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 2002 ; « Femme(s) de : jouer en couple en politique », *Question de communication*, 7, 2005 ; « La proximité dans les médias : retour sur une "loi" », in C. Le Bart et R. Lefebvre, *La proximité en politique. Usages, rhétoriques, pratiques*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2005 ; « Mise en proximité et politique : les "Carnets de campagne" du Monde (19 mars-2 juin 2002) », *Mots*, 77, 2005.

Philippe Riutort est politiste, professeur de sciences sociales en lettres supérieures au lycée Henri-IV et chercheur au Groupe d'analyse politique (université Paris 10-Nanterre). Il est notamment l'auteur de : *Sociologie de la communication politique*, Paris, La Découverte, 2007 ; « Sociologiser la communication politique ? À propos de quelques tendances de la science politique française », *Politique et sociétés*, 26, 2007 ; « Importer Berlusconi : le déchiffrement de l'expérience politique de Bernard Tapie à la lumière du "populisme" italien », *Politix*, 77, 2007 ; « Médias et politique » in A. Cohen, B. Lacroix et P. Riutort (eds.), *Nouveau manuel de science politique*, Paris, La Découverte, 2009.

Marie-Laure Sourp-Taillardas est politiste, elle enseigne à l'université Paris 8. Elle prépare une thèse à l'université Versailles-Saint-Quentin sur l'activité des journalistes de la presse écrite généraliste chargés de suivre le Front national depuis 1972, date de création de ce parti. Elle est notamment l'auteur de : « Un travail de conversion au journalisme. Désengagement militant des journalistes politiques de presse écrite généraliste : le cas des *rubricards* Front national », in S. Lévêque et D. Ruellan, *Journalistes engagés*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010.

Motoko Tsurumaki est sociologue, maître de conférences à l'université de Nagoya (Japon). Elle prépare une thèse à l'EHESS sur la façon dont des « quartiers difficiles », en Alsace et en Bretagne, sont médiatisés par la presse écrite française, régionale et nationale. Elle est notamment l'auteur de « Médias et violences urbaines », *Gendai-Shiso*, n° spécial, 2006, (en japonais).